This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

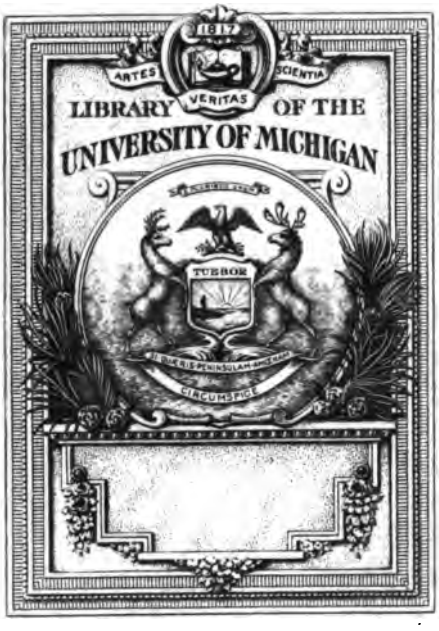
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

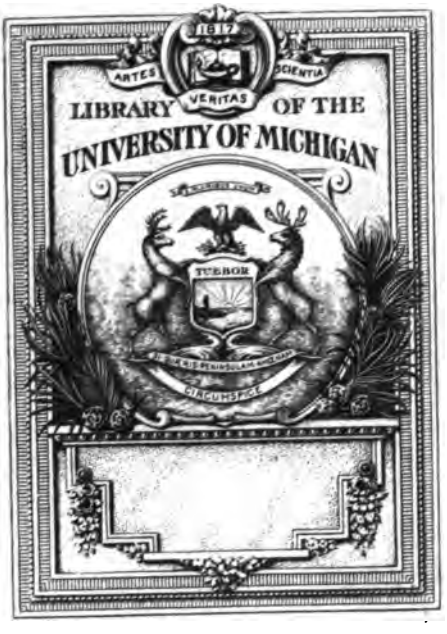
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1951
.A8
E2
1804

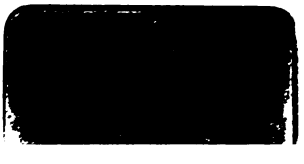
Allainval. L'école des bourgeois.



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



PQ
1951
.A8
E2
1804

EN EVANGILE DES FILS ET

Corneille
Gv 811 1804

ALMA

PRRI

EN FAVEUR DES ÉTRANG

Contenant tous les Monumens

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES;

Par M. D'ALLAINVAL.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue des Grands-Augustins, N°. 30.

AN XII. — 1804.

PERSONNAGES.

M. MATHIEU, Frère de Madame Abraham.
DAMIS, Cousin et Amant de Benjamine.
UN COMMISSAIRE, } Parens de Mme. Abraham.
UN NOTAIRE, }
PICARD, Laquais de Madame Abraham.
LE MARQUIS DE MONCADE.
UN COMMANDEUR, } Amis du Marquis.
UN COMTE, }
M. POT-DE-VIN, Intendant du Marquis.
UN COUREUR du Marquis.
MADAME ABRAHAM.
BENJAMINE, Fille de Madame Abraham.
MARTON, Suivante de Benjamine.

PQ
1951
.A8
E2
1804

La Scène est à Paris, chez Madame Abraham.

Drama. Fd., Rom. Supt
4-26-32

L'ECOLE DES BOURGEOIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

Mme. ABRAHAM.

Enfin, ma chère Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de M. le Marquis de Moncade ! Il me tarde que cela ne soit déjà ; et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma mère ; car, outre le plaisir de me voir femme d'un grand Seigneur, c'est que, comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à sa campagne, je serai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m'épargner ses reproches.

Mme. ABRAHAM.

Est-ce que tu songes encore à Damis ?

BENJAMINE.

Non, ma mère. Mais que voulez-vous ? Il est neveu de feu mon père ; nous avons été élevés ensemble : je ne connoissois personne plus aimable que lui ; j'ignorais même qu'il en fût ; je lui trouvais de l'esprit, du mérite : il était amusant, tendre, complaisant ; je l'aimais aussi.

Mme. ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune Seigneur ! qu'il est défait ! qu'il est petit ! qu'il est mince ! Son mérite paraît ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de palais, la tête

pleine de livres, attaché à ses procès, un Bourgeois tout uni, sans manières, ennuyeux, doucereux à donner des vapeurs.

BENJAMINE.

Vive M. le Marquis de Moncade! le beau point de vue! que de légèreté! quelle vivacité! quel enjouement! quelle noblesse! quelles graces surtout.

Mme. ABRAHAM.

Les Bourgeoises, qui ne sont pas connaisseuses en bons airs, appellent cela étourderies, indiscrétions, impolitesses; mais cela est charmant: les femmes de qualité en sentent tout le prix; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de graces à rendre à la mauvaise fortune de Monsieur le Marquis!

Mme. ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE.

Du moins, ma mère, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois; et, sans les cent mille francs qu'il vous devait, je ne l'aurais jamais connu.

SCENE II.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, Marton? C'est lui, apparemment.

MARTON, *à Mme. Abraham.*

Madame, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

Mme. ABRAHAM, *à Benjamine.*

L'incommode visite! Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE, *à Mme. Abraham.*

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance.

Mme. ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit si peuple! J'avais cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le décrasserait: mais

point du tout ; je ne sais où j'ai péché un si sot frère. Voilà comme était feu votre père.

MARTON.

Oh ! Mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE.

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le Marquis ?

Mme. ABRAHAM.

Non, garde-t-en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

Mme. ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudra-t-il point, parce qu'il plaît à M. Mathieu, que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être Marquise, à être l'épouse d'un Seigneur, à figurer à la cour? Vraiment, Monsieur Mathieu, je vous le conseille ! venez un peu m'étourdir de vos raisonnemens ; je vous attends.

MARTON.

Le voilà. (*Elle sort.*)

SCENE III.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

M. MATHIEU *rit.*

Ah, ah, ah, ah.

Mme. ABRAHAM, *à Benjamine.*

Qu'a-t-il donc tant à rire ?

M. MATHIEU.

Ma sœur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte.

Mme. ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Sur le compte de Benjamine ?

M. MATHIEU.

Oui, Madame Abraham, et sur le vôtre aussi : elle va vous réjouir, sur ma parole. On vient de me dire que..... Oh ! ma foi, cela est fort plaisant.

Mme. ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE, *à part.*

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU.

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune Seigneur de la cour, à un Marquis : est-ce que cela ne vous fait pas plaisir ?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fait. (*Bas à Mme. Abraham.*) Il le prend mieux que nous ne pensions.

Mme. ABRAHAM.

Et qu'avez-vous répondu ?

M. MATHIEU.

Quoi ! ma sœur, ai-je dit ? — Oui, votre sœur, votre propre sœur, Madame Abraham. — Bon, bon ! quel peste de conte ! — Rien n'est plus vrai. — Et non, je ne vous crois point. Quelle apparence ! ma sœur qui fait encore actuellement le commerce elle-même, donner sa fille à un Marquis ! Allons donc, vous vous moquez. — Mais vous ne riez pas, vous autres.

Mme. ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinens qui en rient.

BENJAMINE.

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi, vous avez raison de vous fâcher toutes les deux, vous avez plus d'esprit que moi ; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant ; je ne pensais pas que c'était vous donner un ridicule.

Mme. ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, Mr. Mathieu, avec votre ridicule ?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire ; je m'en vais retrouver ces impertinens Nouvellistes, et leur laver la tête d'importance.

Mme. ABRAHAM.

Qui vous prie de cela ?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu ! non ; votre honneur m'est trop cher.

Mme. ABRAHAM.

Quel tort font-ils à notre honneur ?

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur, quel tort ? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la Ville ? On vous regardera partout comme des folles.

Mme ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La Ville est une sotte, et vous aussi, Monsieur mon frère.

BENJAMINE.

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité.

M. MATHIEU.

Comment donc ? La chose est-elle vraie ?

BENJAMINE.

Eh ! mais, mon oncle.....

Mme. ABRAHAM.

Hé bien, oui, elle est vraie.

M. MATHIEU, *stupéfait.*

Ma sœur !

Mme. ABRAHAM.

Hé bien, mon frère ; il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu'y a-t-il donc là-dedans de si étrange ? Ma fille est puissamment riche ; et, depuis la mort de son père, j'ai encore augmenté considérablement son bien ; je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, et à moi de la considération ; et jugez si je choisis bien : c'est M. le Marquis de Moncade.

M. MATHIEU.

Y songez-vous ? C'est un Seigneur ruiné.

Mme. ABRAHAM.

Nul ne sait mieux que moi ses affaires, mon frère. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de noce que je lui ferai ; et, demain, il sera aussi à son aise qu'aucun autre Seigneur de la Cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine y sera-t-elle à son aise ? vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur et le repos de sa vie.

Mme. ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche Banquier, par un fol entêtement de Noblesse, j'épousai une fille qui n'avait pour bien que ses aïeux; quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer tant qu'elle a vécu?

Mme. ABRAHAM.

Vous les méritiez, apparemment.

M. MATHIEU.

Elle et toute sa famille puisaient à pleines mains dans ma caisse; et elle ne croyait pas que je l'eusse encore assez payée.

Mme. ABRAHAM.

Elle avait raison; vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étais son mari qu'en peinture; elle craignait de déroger avec moi; en un mot, j'étais le George Dandin de la Comédie.

Mme. ABRAHAM.

Elle en usait encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma nièce à endurer des mépris.

Mme. ABRAHAM.

Des mépris, à ma fille! des mépris! Ma fille est-elle faite pour être méprisée? Monsieur Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretés en face: il n'y a que vous qui parliez comme cela. Et sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable? Voilà un visage fort laid, fort désagréable! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frère, ce que je ne vous ferais point dans la colère où vous me mettez.

BENJAMINE.

Mon oncle, quand Monsieur le Marquis ne serait pas un galant homme, comme il est, je me flatterais, par ma complaisance, de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi! vous aussi, ma nièce? Pouvez-vous oublier ainsi Damis?

Mme. ABRAHAM.

Laissez-là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter? Qu'il était neveu de feu son père? Elle le sait bien. Qu'il la lui avait promise

en mariage ? J'en conviens. Que c'est un Conseiller, aimable, plein d'esprit ? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes Magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals ? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience ? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine ; et que, si elle n'est pas à Damis, mon bien ne sera pas à elle.

Mme. ABRAHAM.

Eh ! gardez-le, Monsieur Mathieu, gardez-le ; elle est assez riche par elle-même ; et ce serait trop l'acheter, que d'écouter vos sots raisonnemens.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, Madame Abraham. Adieu, adieu. Et, quand je reviendrai vous voir, il fera beau.

Mme. ABRAHAM.

Adieu, Monsieur Mathieu, adieu.

SCENE IV.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

Mme ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement ; peut-être y aurait-il donné son agrément.

Mme. ABRAHAM.

Et que m'importe ?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

Mme. ABRAHAM.

Bon, bon ! ah ! qu'il se défâchera bientôt ; il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu ; cela l'éloignera d'ici pour quelques jours : et je n'aurais pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir, en qualité d'oncle,

parmi les Seigneurs qui viendront, sans doute, à tes noces. C'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux aussi éloigner tous nos parens. Ce sont des gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCENE V.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

MARTON.

Miséricorde! Pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage : voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE, *à Marton.*

Damis! quoi! il est de retour!

MARTON, *à Benjamine.*

Apparemment.

Mme. ABRAHAM, *à Marton.*

Vas-t-en lui dire qu'il n'y a personne. Mais, non, non, reviens; il vaut mieux.....

MARTON, *à Mme. Abraham.*

Hâtez-vous de résoudre, il approche.

Mme. ABRAHAM.

Eh! faut-il tant de façons? Il faut le congédier.

BENJAMINE, *à Mme. Abraham.*

Pour moi, je me retire, je ne saurais soutenir sa vue.

Mme. ABRAHAM, *à Benjamine.*

Marton nous en défera. (*A Marton.*) Charge-t-en.

MARTON.

Très-volontiers : vous n'avez qu'à dire.

Mme. ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh! laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraite point. Renvoie-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié.

MARTON.

Rentrez, rentrez.

SCÈNE VI.

MARTON, *seule.*

De la pitié pour un homme de robe! la pauvre espèce de fille! Je crois, le Ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore; mais j'y vais mettre ordre. Oh! ma foi, il tombe en bonne main: le voilà.

SCENE VII.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Bon jour, Marton.

MARTON.

Bon jour, Monsieur.

DAMIS.

Comment se portent ma chère Benjamine, et Madame Abraham ma tante?

MARTON.

Bien.

DAMIS,

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour?

MARTON.

Oui.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser, à ma Terre, mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il fallait y rester pour les terminer; elles en auraient été charmées: et, en votre place, j'y retournerais sans les voir.

DAMIS.

Vas, folle, vas m'annoncer; je brûle de les embrasser.

MARTON.

Elles n'y sont pas, Monsieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étaient.

MARTON.

Hé bien ! on m'a défendu de faire entrer personne; cela revient au même.

DAMIS.

Vas, vas toujours. Cette défense, à coup sûr, n'est pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur; elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire? Explique-toi.

MARTON.

Comment ! vous n'y êtes pas encore? Vous avez la conception bien dure; cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C'est votre faute, au moins. Je voulais vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment; mais vous ne voyez rien. Ma maîtresse donc m'a chargé de vous prier, de sa part, de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle; bien entendu que, de son côté, elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah, Ciel ! Benjamine cesserait de m'aimer?

MARTON.

La grande merveille !

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine? De quoi suis-je coupable à son égard? Que lui ai-je fait?

MARTON.

Eh ! non, Monsieur Damis, elle ne se plaint point de vous. Mais mettez-vous en sa place. Vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune Seigneur, un Marquis de la haute volée; il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs, il ne parle point d'amour, ou, s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction; mais il étale une figure charmante, il apporte avec soi des airs aisés, dissipés, ravissans; il chante, il parle en même tems, et de mille choses différentes à la fois: tout ce qu'il dit n'est le plus souvent que des riens, que des bagatelles que tout le monde peut dire; mais, dans sa bouche, ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent, ce sont des nou-

veautés, elles en ont les graces ; il parle d'épouser, il parle de la Cour, de nous y faire briller. Cela est tentant, et vous conviendrez qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi ! elle va épouser un homme de Cour ?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît, Monsieur le Marquis de Moncade ; et, à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne, et je me donne à l'Écuyer de Monsieur le Marquis.

DAMIS.

Monsieur le Marquis de Moncade ! Marton, je n'ai donc plus d'espérance ?

MARTON.

Bon ! il y a un dédit de fait, et c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi, il fallait que vous allassiez à votre Campagne ! Eh ! mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le tems de la réflexion ?

DAMIS.

Benjamine infidelle ! je veux lui parler.

MARTON.

Cela est inutile, Monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS.

Que je lui dise un mot.

MARTON.

Point. Que ces gens de robes sont tenaces !

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE MONCADE, *observant de loin* ; DAMIS, MARTON.

DAMIS.

MA chère Marton ?

MARTON.

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement si bonne !

MARTON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS.

Veux-tu me voir à tes genoux ?

MARTON.

Eh ! levez-vous, Monsieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez cruelle, assez dure, pour me refuser la faveur.....

LE MARQUIS, *sans être vu, à part.*

Les faveurs !

MARTON.

Que voulez-vous, Monsieur ?

DAMIS.

Tiens, ma chère Marton, voilà ma bourse.

LE MARQUIS.

Oh, oh ! diable, diable ! il offre sa bourse ! il est, ma foi, tems que je vienne au secours de la pauvre enfant. (*Il s'approche de Damis et de Marton.*)

DAMIS.

Prends-la, de grace.

MARTON, *regardant la bourse.*

Il m'attendrit.....

LE MARQUIS, *se mettant entre eux deux.*

Courage, Monsieur, courage; mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal.

DAMIS, *s'en allant.*

Que je suis malheureux !

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Hé ! non, hé ! non, je ne vous fais pas fuir. Revenez donc, Monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marton; je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah ! Monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez, je vais la gronder d'importance des tourmens qu'elle vous fait souffrir.

SCENE IX.

LE MARQUIS DE MONCADE, MARTON.

LE MARQUIS.

Comment, comment! Marton, tu rebutes ce jeune homme, tu le désespères? Mais vraiment tu as tort, il est assez aimable. Tu te piques de cruauté? Et fi, mon enfant, et fi, cela est vilain. C'est la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, Monsieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Oh! quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser, cela te formera.

MARTON.

Avec votre permission.....

LE MARQUIS.

Toi, cruelle, Marton? cruelle, avec ces yeux brillans, ce nez fin, cette mine friponne, ce regard attrayant? Je n'aurais jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais? Tout le monde y serait trompé comme moi. Toi, cruelle?

MARTON.

Eh! non, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Eh! tu ne l'es pas? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance: cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant? N'est-ce pas quelque petit Avocat?

MARTON.

Non, Monsieur le Marquis; c'est un Conseiller.

LE MARQUIS.

Un Conseiller! La peste, Marton! un Conseiller! mais, ventrebleu, tu choisis bien; tu as du goût, tu ressembles à ta maîtresse; tu cherches à t'élever, je t'en félicite.

MARTON.

Monsieur le Marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu? C'est Damis qui sort? C'est à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu, je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit? Je lui aurais fait mon compliment de condoléance. Mais friponne, tu en sais long, tu cherches à rompre les chiens: non, non, tu n'y réussiras pas, je ne prends point le change; je l'ai vu à tes genoux, j'ai entendu qu'il te demandait des faveurs, tu étais interdite, et j'ai surpris un de tes regards qui promettait.....

MARTON.

Toute la faveur qu'il voulait de moi, était de l'introduire auprès de ma maitresse.

LE MARQUIS.

Et que ne me le disais-tu? Je l'aurais introduit moi-même; c'est un plaisir que j'aurais été ravi de lui faire. Tu ne me connais pas; j'aime à rendre service. Benjamine l'a donc aimé autrefois.

MARTON.

Oui, Monsieur, ils ont été élevés ensemble; on le lui promettait pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme, dont on doit être la femme!

LE MARQUIS.

Oui, tu dis bien; le moyen de s'en empêcher! il est vrai, cela est fort difficile.

MARTON.

Mais ma maitresse ne l'aime plus; et je viens de lui signifier, de sa part, de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais cela est dur à elle, cela est inhumain: renvoyer, congédier ainsi, pour moi, un soupirant, un jeune homme qu'on aimait, un mari promis! Oh! Et lui, comment a-t-il pris cela? Comment a-t-il reçu ce compliment?

MARTON.

Avec désespoir.

LE MARQUIS.

En effet, cela est désespérant. Je compatis à sa peine. Mais tu devais bien lui dire, pour le consoler, que c'était moi, un Seigneur, Monsieur le Marquis de Moncade, qui lui enlevait sa maitresse; cela lui aurait fait entendre raison, sur ma parole.

MARTON.

Bon! la raison est bien faite pour ceux qui aiment!

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde ? D'où vient que je ne vois personne, ni mère ni fille? Ne sont-elles pas ici? Benjamine est-elle encore couchée? Vas l'éveiller.

MARTON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir, la veille de ses noces? Elle est toujours sur les épines!

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

SCENE X.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON.

MARTON, *au Marquis.*

Voilà déjà Madame Abraham.

Mme. ABRAHAM.

Eh! Monsieur le Marquis, quoi! vous êtes ici?

LE MARQUIS, *à Madame Abraham.*

Vous voyez, depuis une heure.

Mme. ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas? Voilà d'étranges coquins!

LE MARQUIS.

Et je commençais à me plaindre fâcheusement contre vous et contre votre fille.

Mme. ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

Mme. ABRAHAM.

Marton, vas auprès de ma fille, qu'elle vienne au plus vite ici.

MARTON, *sort.*

SCENE XI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment diable, Madame Abraham, comment diable! je n'y prenais pas garde. Quel ajustement! quelle parure! quel air de conquête! en honneur on vous trouverait encore des retours de jeunesse; oui, on ne vous donnerait jamais l'âge que vous avez.

Mme. ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, Madame Abraham? Mais ne me mentez pas, je suis connaisseur.

Mme. ABRAHAM.

Monsieur le Marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah! Madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf ans! avec un esprit si mûr, si consommé, si sage, cette élévation de sentimens, ce goût noble, ce visage prudent? Vous me trompez assurément. Vous avez trop de mérite, trop d'acquis, pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh! ma foi, vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans crainte d'être démentie.

Mme. ABRAHAM.

On s'en tiendrait d'un autre; mais vous donnez à tout ce que vous dites une tournure si polie... Monsieur le Marquis, le Notaire a-t-il passé à votre Hôtel pour vous faire signer le Contrat?

LE MARQUIS, *galamment.*

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

Mme. ABRAHAM.

J'aurais été charmée que vous y eussiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh! Madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent; toutes ces formalités m'assomment. Ne vous l'ai-je pas dit? je me repose sur vous de tous mes intérêts.

Mme. ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains, je vous assure.

LE MARQUIS.

Eh! je le sais.

Mme. ABRAHAM.

Je m'y démets entièrement à vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh! Madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin, mon Intendant: il doit venir, vous vous arrangerez avec lui.

Mme. ABRAHAM.

Je viens de faire porter à votre Hôtel mille louis pour faire les faux-frais des noces.

LE MARQUIS.

Non, Madame Abraham, je ne veux point de cela.

Mme. ABRAHAM.

Ah! Monsieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Exigez-vous absolument que cela soit ainsi? Eh! bien, allons, je les accepte. Etes-vous contente? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au Diable, il faut que j'aye bien de la complaisance.

Mme. ABRAHAM.

Il est vrai; mais.....

LE MARQUIS.

Je suis pourtant fâché contre vous: on dirait que je n'épouse votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, Madame Abraham, voilà qui est fini; parlons de votre fille. Hem? ne la verrons-nous point? La voilà peut-être? Non; c'est un de vos gens.

SCENE XII.

UN LAQUAIS, Mme. ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS.

MADAME, on vous demande.

Mme. ABRAHAM, *au Laquais.*

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur le Commandeur de....

Mme. ABRAHAM.

Qu'il attende.

LE LAQUAIS *sort.*

SCENE XIII.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'il attende! Ah! Madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition. Un Commandeur!

Mme. ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent; et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas; gardez-le toujours: cela vous désennuiera, et j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre Caisse. Allez, allez faire affaire avec le Commandeur.

Mme. ABRAHAM.

Vous laisserais-je seul vous ennuyer?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

Mme. ABRAHAM.

C'est pour un instant; et j'entends ma fille. *Elle sort.*

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

Les sottes gens, que cette famille! il y aurait, ma foi, peut-être de quoi rire. Mais il y a déjà huit jours que cette Comédie dure, et c'est trop: heureusement elle finira ce soir: sans cela, je désespérerais d'y pouvoir tenir plus longtems, et je les enverrais au diable, eux, et leur argent. Un homme comme moi l'achèterait trop.

SCENE XV.

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Eh ! venez donc, Mademoiselle, venez donc. Quoi ! me laisser seul ici, m'abandonner ! Cela est-il joli ? Je vous le demande.

BENJAMINE.

Monsieur le Marquis, je suis excusable. J'étais à m'accommoder pour paraître devant vous : mais comme je savais que vous étiez ici, plus je me dépêchais, moins j'avançais, tout allait de travers. Je croyais que je n'en viendrais jamais à bout. Cela me désespérait.

LE MARQUIS, *gracieusement.*

C'était donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez ? Je suis touché de cette attention. Vous êtes aujourd'hui belle comme un Ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, Monsieur le Marquis, je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les momens de ma vie.

LE MARQUIS.

Eh ! Mademoiselle, vous avez un air de qualité ; defaites-vous donc de ces discours, et de ces sentimens bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange ?

LE MARQUIS.

Comment ! ce qu'ils ont d'étrange ? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la Cour ? Les femmes y pensent tout différemment ; et loin de s'ensevelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voient le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime ?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime ! Mais cela est fort bien ; continuez, courage. Un mari qu'on aime ! Gardez-vous bien de parler ainsi, cela vous décrierait, on se moquerait de vous. Voilà, dirait-on, le Marquis de Moncade ; où est donc sa petite

femme, elle ne le perd pas de vue, elle ne parle que de lui, elle en est folle. Quelle petitesse ! quel travers !

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari?

LE MARQUIS.

Du moins, il y a du ridicule. A la Cour, un homme se marie, pour avoir des héritiers ; une femme, pour avoir un nom : et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer ! le moyen de pouvoir bien vivre ensemble ?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde, en bons amis. On ne s'y pique ni de cette tendresse bourgeoise, ni de cette jalousie qui dégraderait un homme comme il faut. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme. — Eh ! bon jour, mon cher Chevalier. Où diable te fourres-tu donc ? Je viens de chez toi ; il y a un siècle que je te cherche. Mais, à propos, comment se porte ma femme? Etes-vous toujours bien ensemble? Elle est aimable au moins ; et, d'honneur, si je n'étais son mari, je sens que je l'aimerais. D'où vient donc que tu n'es pas avec elle ? Ah, je vois, je vois..... Je gage que vous êtes brouillés ensemble. Allons, allons, je vais lui envoyer demander à souper pour ce soir : tu y viendras ; et je veux te raccommoder avec elle.

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites, me paraît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois franchement. La Cour est un monde bien nouveau pour qui ne l'a jamais vu que de loin. Les manières de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser, tout cela paraît étranger ; on y tombe des nues, on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y sommes à l'aise, parce que nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt ; il n'est pas mauvais. Mais, (*lui prenant la main*) allons faire un tour de jardin, je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTON, M. POT-DE-VIN.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à Monsieur le Marquis de Moncade, et il va venir.

POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, vous le connaissez donc, Monsieur le Marquis de Moncade ?

POT-DE-VIN.

Si je le connais ? Vraiment, je le crois ; j'ai l'honneur d'être son Intendant.

MARTON.

Son Intendant ? Quoi ! vous ne l'êtes donc plus de ce Président chez qui nous nous sommes vus autrefois ?

POT-DE-VIN.

Fi donc, Mademoiselle Marton, fi donc ! un homme de robe ! est-ce une condition pour un Intendant ! Ce Président ne devait pas un sou, il payait tout comptant, tout passait par ses mains ; point de mémoires, pas le moindre petit procès : il n'y avait pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison, je n'y faisais rien, je me rouillais : j'y perdais mon tems et ma jeunesse ; j'y enterrais le talent qu'il a plu au Ciel de me donner.

MARTON.

Chez Monsieur le Marquis, je crois que vous le faites bien valoir le talent.

POT-DE-VIN.

Oh ! ma foi, parlez-moi d'un grand Seigneur pour avoir un Intendant. Quelle noblesse chez eux ! quelle générosité ! quelle grandeur d'âme ! Dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'endorment, ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement ; c'est un tems qu'on vole à leurs plaisirs : on ne leur rend aucun compte, ils n'entrent dans aucuns détails ; et Mr. le Marquis

pousse ces belles manières plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne, tout comme il me plaît; j'afferme ses terres, je casse les baux, je diminue les loyers, j'abats, je plante, je vends, j'achete; je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTON.

Vous le ruineriez, je gage, sans qu'il s'en aperçût.

POT-DE-VIN.

Justement. Mais je suis honnête-homme.

MARTON.

Bon! à qui le dites-vous? Est-ce que je ne vous connais pas?

POT-DE-VIN.

Ah! que Madame Abraham a d'esprit! que c'est une femme bien avisée, bien prudente! elle fait là une bonne affaire, de donner sa fille à Mr. le Marquis; et, entre nous, Mademoiselle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON.

A vous, Monsieur Pot-de-Vin?

POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi; et, si je disais un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferais manquer.

MARTON.

Comment donc?

POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que Monsieur le Marquis épouse Mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe, je suis arrêté par un nombre infini de gros Financiers et d'Agioteurs. — Eh! Monsieur Pot-de-Vin, me disent-ils, mon cher Monsieur Pot-de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme l'amour, et des millions. — Messieurs, il n'est plus tems, j'en suis fâché. Monsieur le Marquis a fait un dédit. — Eh! nous le paierons avec plaisir, nous l'acheterons tout ce qu'il vaudra. Monsieur Pot-de-Vin, voilà ma bourse; Monsieur Pot-de-Vin, voilà mille louis: prenez, livrez-nous sa main, qu'il épouse ma fille; vous le pouvez, si vous voulez: au moins parlez-lui de nos richesses.

MARTON.

C'est-à-dire, qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur. Et vous les rebutez tous?

POT-DE-VIN.

Je vous en réponds. Ils ne manquent pas de me dire: — Ah! Madame Abraham vous a mis dans ses intérêts? — Non,

Messieurs, elle ne m'a encore rien donné. — Cela n'est pas possible, Monsieur Pot-de-Vin ; elle sent trop le prix du service que vous lui rendez, elle doit le payer au poids de l'or. — Je ne suis pas intéressé, Messieurs. — Mademoiselle Marton, ne manquez pas de faire valoir à Madame Abraham mon désintéressement.

MARTON.

Non, non ; j'en aurai soin.

POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si Mr. le Marquis savait cela, peut-être changerait-il de visée ; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah ! Monsieur Pot-de-Vin, Monsieur Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé !

POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort ; votre compte s'y trouvera, Mademoiselle Marton : Monsieur le Marquis inspirera la générosité à son épouse : vous verrez vos profits croître au centuple ; et vous connaîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un Seigneur, ou celle d'un Bourgeois.

MARTON.

Voici Mr. le Marquis, je vous laisse avec lui. (*Elle sort.*)

SCENE II.

POT-DE-VIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'est-ce ? Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur Pot-de-Vin ? Quoi ! me venir relancer jusqu'ici ? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une ombre, une Furie attachée à mes pas. Çà, parlez donc, que voulez-vous ? Qui vous amène ?

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ? Ah ! oui, à propos ; vous avez raison, c'est moi qui vous l'ai ordonné, je n'y pensais pas, je l'avais oublié, j'ai tort. Monsieur Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, je le sais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc ? Et tout est-il prêt pour la cérémonie ? Mes équipages ?

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mes Carrosses sont-ils bien magnifiques ?

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Carrossier.....

LE MARQUIS.

Bien dorés ?

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Doreur.....

LE MARQUIS.

Les Harnois bien brillans ?

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Sellier.....

LE MARQUIS.

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée ?.....

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Tailleur, le Marchand de Galon.....

LE MARQUIS.

Le Tailleur, le Marchand de Galon, le Doreur, le Diable ; qui sont tous ces animaux-là ?

POT-DE-VIN.

Ce sont ceux.....

LE MARQUIS.

Je ne les connais point, et je n'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux, et avec Madame Abraham.

POT-DE-VIN.

Mais, Monsieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le Français ? Cela n'est-il pas clair ? Arrangez-vous ; ce sont vos affaires.

POT-DE-VIN.

Avec la permission de Monsieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Avec ma permission? Monsieur Pot-de-Vin, vous êtes mon Intendant, je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que, si je voulais prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me seriez inutile, et que je serais fou de vous payer de gros gages? Vous savez que je suis le meilleur Maître du monde, j'en passe par tout où il vous plaît: je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément, je ne chicane sur rien; du moins, usez-en de même avec moi; laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

POT-DE-VIN, *tirant un papier de sa poche.*

Monsieur le Marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter: arrêter un mémoire ici? Est-ce le tems, le lieu? Eh! nous le verrons une autre fois.

POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots.

LE MARQUIS.

Voyons donc; il faut me défaire de vous.

POT-DE-VIN. (*Il lit*).

Mémoire des frais, mises et avances faits pour le service de Monsieur le Marquis de Moncade, par moi Pierre-Roch Pot-de-Vin, Intendant de mondit Sieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Eh! laissez-là ce maudit préambule.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

POT-DE-VIN.

Premièrement.....

(*Le Marquis fredonne un air, et Pot-de-Vin s'arrête.*)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez; je vous écoute.

POT-DE-VIN.

Pour un petit dîner que j'ai donné au Procureur, à sa Maîtresse, à sa Femme et à son Clerc, pour les engager à veiller aux affaires de Monsieur le Marquis, cent sept livres.

LE MARQUIS *se lève, et répète deux pas de Ballet.*

Fort bien, fort bien, allez toujours votre train.

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir mené les susdits à l'Opéra, voiture et rafraîchissemens y compris, soixante-huit livres onze sous six deniers.

LE MARQUIS *chante.*

C'est trop languir pour l'inhumaine ;
C'est trop, c'est trop.

POT-DE-VIN.

Pardonnez-moi, Monsieur le Marquis, ce n'est pas trop : en honnête-homme, j'y mets du mien.

LE MARQUIS, *riant.*

Eh ! qui diable vous conteste rien, Monsieur Pot-de-Vin? Je n'y songe seulement pas. Quoi ! voulez-vous encore m'empêcher de chanter? C'est une autre affaire. Achevez vîte.

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir été Parrain du fils de la femme du Commis du Secrétaire du Rapporteur de Monsieur le Marquis, cent quinze livres. Item....

LE MARQUIS, *lui arrachant son mémoire.*

Eh ! morbleu, donnez. Item ! item ! quel chien de jargon me parlez-vous là? Donnez; j'ai tout entendu, j'arrête votre mémoire. Votre plume. Voilà qui est fait. Dorénavant je serai contraint de vous faire une trentaine de blancs signés, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCENE III.

M. POT-DE-VIN, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Mon cher Marquis.

LE MARQUIS, *courant à l'embrassade.*

Ah ! c'est toi, gros Commandeur? Allez, allez, Monsieur Pot-de-Vin : ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, et revenez bientôt voir Madame Abraham.

M. POT-DE-VIN *sort.*

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ah ! Marquis, Marquis, je t'y prends avec M. Pot-de-Vin chez Madame Abraham ! je te devine, mon cher : le fait est clair, tu viens emprunter....

LE MARQUIS.

Moi, emprunter ? Fi donc, Commandeur, fi donc ! Pour toi, ta visite n'est point équivoque, je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, Marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah, quelle femme, quelle femme !

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

J'aimerais mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout Juif qu'il était. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'est la femme la plus avare, la plus grande fripponne, la plus grande chienne....

LE MARQUIS.

Doucement, Commandeur, doucement, ménagez les termes, ayez du respect, mon ami : n'injuriez point Madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre ? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle ; et cela, il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensais comme toi, mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mère.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mère ?

LE MARQUIS, *riant.*

Oui, mon cher Commandeur, j'épouse sa fille, j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, Marquis, tu te moques, tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe.

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses, là, là, sérieusement?

LE MARQUIS.

Oui, très-sérieusement.

LE COMMANDEUR.

Par ma foi, cela est risible. Ah, ah, ah.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité, je veux la soutenir; j'épouserais le diable, Madame Abraham même: elle achete l'honneur de faire porter mon nom à sa fille, deux cent mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu, Marquis! c'est assez bien le vendre, et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te réjouir, quand tu seras un peu familiarisé avec les espèces de l'usurière. Ton Hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs. Mais, dis-moi, Madame Abraham est fine: ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Bon! bon! je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille, et elles viennent de donner le congé à Damis, un petit Conseiller, neveu de feu Monsieur Abraham, que Benjamine aimait ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déjà quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avait à moi pour plus de cent mille francs de billets: elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien; elle craignait que tu ne lui échappasses.

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante. A quand la noce?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh! ma foi, je m'en prie; je t'amenerai compagnie, et je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous; venez vous divertir aux dépens de la noble parentée où j'entre: bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite. Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses parens de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh! morbleu, qu'ils en soient, Marquis, ou je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Vas, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont, sans doute, des originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux, tu l'as bien dit, tu les définis à ravir. Il semble que tu les connaisses déjà; des Procureurs, des Notaires, des Commissaires.

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets, c'est quand ta petite épouse paraîtra pour la première fois à la Cour, oh! morbleu, quelle comédie pour nos femmes de qualité!

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire; qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux, et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh! elles te devront trop, Marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son Ecuyer, son Introducteur, le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas?

LE MARQUIS.

Eh! mon cher, tu es le maître. Mais je veux me la faire connaître. Bon, elle vient à propos.

SCENE V.

LE MARQUIS, BENJAMINE, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

Approchez, Mademoiselle; voilà Monsieur le Commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment, comment, Marquis! une grande Demoiselle, bien faite, bien aimable, bien raisonnable! Ah! vous êtes un fripon, vous me trompiez, mon cher, vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur le Commandeur.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Là, tout de bon, qu'en penses-tu? Regarde la bien, examine.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Foi de Courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de Cour sont galans!

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser?

LE COMMANDEUR.

Comment, Marquis? Je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la Cour?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'était un crime, un meurtre, de laisser tant d'attraits dans la Ville. C'est une pierre précieuse qui aurait toujours été enterrée, et qu'on n'aurait jamais su mettre en œuvre. Oui, oui, je vous en souhaite. Messieurs les Bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure. Vraiment! c'est pour vous justement qu'elles sont faites, attendez-vous-y!

LE MARQUIS.

Mademoiselle, Monsieur le Commandeur s'est offert à vous introduire à la Cour, et vous êtes en bonne main; il connaît bien le terrain.

BENJAMINE,

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr, par avance, du plaisir que vous ferez à nos Dames, et de la joie que votre venue répandra. Mais j'apperçois Madame Abraham, son aspect m'effarouche : je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

A la noce, ce soir.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Je m'y promets trop de divertissement, pour y manquer.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

Mme. ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Ma mère, Monsieur le Commandeur qui se sauve en vous voyant paraître.

LE MARQUIS.

Oui, il a une dent contre vous, Madame Abraham; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

Mme. ABRAHAM.

Monsieur le Marquis est toujours badin.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu, Madame, plumez-moi ces petits bâtards de la fortune dont les pères avares ne meurent jamais : aidez-les à dissiper en poste le trésor enterré de leurs pères avant qu'ils en soient maîtres; c'est dans l'ordre; écorchez-les tout vifs, je vous les abandonne : mais piller des gens de condition! des Commandeurs encore! Ah, ah! Madame Abraham, il y a de la conscience.

Mme. ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas Monsieur le Commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non; et je vais écrire à quelques autres Seigneurs de mes

amis, pour les en prier. Et vous, Madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parens et ceux de feu votre mari?

Mme. ABRAHAM.

Non, Monsieur le Marquis, je n'ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde? Et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Ma mère a raison, Monsieur le Marquis, il ne faut point que ces gens-là y viennent.

Mme. ABRAHAM.

Ce ne sont que de petits Bourgeois. Voilà de plaisans visages! ils auraient bonne grace à se trouver avec tous vos Seigneurs! c'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, Madame Abraham, non, vous me connaissez mal; s'il vous plaît, qu'ils y viennent tous, ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parens dans mes lettres à mes amis, et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici. Mais dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert; est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-même? Volontiers, je le veux, si cela vous fait plaisir; j'y cours, vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE.

Ma mère, empêchez donc Monsieur le Marquis d'y aller.

Mme. ABRAHAM.

Eh! Monsieur le Marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serais au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche, ils n'en valent pas la peine; et, puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour Monsieur votre frère, j'en fais mon affaire. Je veux aller moi-même le prier.

Mme. ABRAHAM.

Ah! Monsieur le Marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois, je veux m'en acquitter, et sur le champ.

BENJAMINE.

Non, Monsieur la Marquis, je vous en prie, vous en aurez peu de satisfaction,

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille ?

BENJAMINE.

Eh ! mais.....

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, non.

Mme. ABRAHAM.

Il est coiffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire.

LE MARQUIS, *gracieusement.*

Eh ! tant mieux, ventrebleu, voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton ; il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard, je n'aurai qu'à paraître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment.

LE MARQUIS.

Moi ? Un homme de Cour ? Cela serait nouveau. Ah ! ne craignez rien, je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles. Où loge-t-il ? N'est-il pas toi, vis-à-vis ?

Mme. ABRAHAM.

Oui, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis ! (*A Benjamine*) et je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyiez comment un Seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois apparemment ? Hé bien ! vous comparerez nos billets. Adieu, adieu. Je vais à Monsieur Mathieu. (*Il va pour sortir.*)

Mme. ABRAHAM et BENJAMINE, *le reconduisent.*

LE MARQUIS, *se retournant.*

Où allez-vous donc, Mesdames ?

Mme. ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Eh ! Mesdames, laissez-moi sortir, je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

Mme. ABRAHAM.

Hé bien ! ma fille, voilà pourtant cet homme de condition, qui, au dire de M. Mathieu, devait t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ah ! ma mère, plus je le vois, et plus j'en suis enchantée.

Mme. ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie, cela était dans l'ordre ; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'aurait fait en notre place.

Mme. ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage ?

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier ?

Mme. ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut ; mais, la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

Mme. ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier ! mais Monsieur le Marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvait arracher son consentement ?

Mme. ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, et qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCENE VIII.

MARTON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON.

MADAME, Monsieur Pot-de-Vin, l'Intendant de Monsieur le Marquis de Moncade, est là ; lui dirai-je d'entrer ?

Mme. ABRAHAM.

Non : je vais avec lui dans mon cabinet, et écrire en même tems à tous nos parens. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

MARTON, BENJAMINE.

MARTON.

MADAME votre mère dit qu'elle va écrire à tous vos parens ; et pourquoi cela ?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTON.

Miséricorde ! est-elle folle ? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là ? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Eh ! Marton, M. le Marquis le veut, il s'en est expliqué.

MARTON.

Il fallait lui dire que c'étaient des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Oui ! par ma foi, c'est donc qu'il veut se donner la Comédie.

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'ame, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, et surtout mes cousines. Quelle mortification pour elles ! quel crève-cœur de me voir devenir grand'Dame, de m'entendre appeler Madame

la Marquise ! oh ! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marton ?

MARTON.

Assurément, elles en creveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déjà ici.

MARTON.

Et moi, je crois déjà les voir arriver, une mine allongée, un visage d'une aune, des yeux étincelans de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE.

Ah ! que tu les peins bien !

MARTON.

Et je les entends se dire les unes aux autres : — En vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le bonheur est fait ; cette petite fille crève d'ambition. Épouser un homme de Cour ! qu'a-t-elle donc de si aimable ? Voyez ! — Bon, bon ! dira un autre, il est bien question d'être aimable. Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à ses charmes, que ce grand Seigneur se rend ? Vous êtes bien dupes ! Vous croyez qu'il l'aime ? Fi donc, c'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la noce, et vous verrez comme il la méprisera, et j'en serai ravie.

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir !

MARTON.

Ah ! je le crois. Mais, surtout n'oubliez pas d'appuyer sans cesse, en leur parlant, sur les titres de leurs tristes maris. Je les vois crever de dépit, en vous entendant dire, en les quittant : « Adieu, Mrs. les Notaires, les Commissaires, les Procureurs : » adieu, mes Cousines leurs épouses ; Madame la Marquise » de Montade vous baise bien les mains ; elle vous offre son » crédit à la Cour où son rang l'appelle ; disposez-en, si vous » en avez besoin ». A ces mots, la consternation se répand sur tous les visages : la foule des parens se disperse en rougissant, pâlissant, frémissant : et nous, en riant de leur humiliation, nous partons pour la Cour, pour la Cour ! Ah ! Mademoiselle, sentez-vous bien ce que c'est que la Cour ? Ah ! pour moi, la tête m'en tourne.

BENJAMINE.

Et à moi aussi. Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela ?

MARTON.

Ma foi, c'est son affaire ; il se consolera de son mieux avec quelqu'autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelqu'autre ? Quoi ! tu crois qu'il pourra m'oublier ?

MARTON.

Belle demande ! il serait bien fou de ne pas le faire.

BENJAMINE.

Vas, Marton, je le connais mieux que toi : je suis sûre que ma perte lui sera bien sensible. Il m'aimait trop pour pouvoir m'oublier sitôt ; tu verras que, n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON.

Que vous importe ?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste, quand tu lui as annoncé son congé ?

MARTON.

Fort triste : je vous l'ai déjà dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail.

SCENE X.

MARTON, BENJAMINE, DAMIS.

MARTON, *à Benjamine.*

Tenez, le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marton. (*Elle sort.*)

DAMIS, *à Benjamine, voulant la retenir.*

Arrêtez, cruelle.

SCENE XI.

MARTON, DAMIS.

MARTON.

Cruelle ! c'est bien le moyen de l'arrêter. Hé ! Monsieur Damis ; que diantre ! vous faites fuir ma maîtresse ? Je vous avais si bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS.

Ciel ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

MARTON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de noces, d'habits, d'équipages, de Marquis, et de mille autres choses encore plus réjouissantes.

DAMIS.

La perfide !

MARTON.

Que voulez-vous ? lui faire des reproches ? Imaginez que vous l'avez appelé infidelle, ingrate, inhumaine, et qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Prenez l'intention pour le fait, et portez vos doléances ailleurs. Adieu, Monsieur le Conseiller : je suis votre très-humble servante.

SCENE XII.

DAMIS, *seul.*

Elle me fuit ! elle m'abandonne ! elle m'oublie ! avec quelle froideur et quel mépris elle vient de m'éviter !

SCENE XIII.

MONSIEUR MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! Monsieur Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amans ; Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce....

M. MATHIEU.

Hé bien ? hé bien ?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon !

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

M. MATHIEU.

A merveille !

DAMIS.

Elle peut épouser son Marquis.

M. MATHIEU.

Chansons !

DAMIS.

Non, non ; l'infidelle ! ah, combien je la méprise !

M. MATHIEU.

Laissez-là toutes ces extravagances, allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur, et lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris,

M. MATHIEU.

Eh ! taisez-vous, vous dis-je, je vais parler à Madame Abraham, et à Benjamine, d'un ton auquel elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il fallait leur dire : mais ne vous embarrassez pas ; ma nièce ce soir sera votre épouse, et c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez ; allez chez moi ; dans un instant je vous y rejoins avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection, c'est tout dire.

SCENE XIV.

M. MATHIEU, *seul.*

Oh, oh ! Madame ma sœur, et vous ! Mademoiselle ma nièce, par la morbleu, vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment..... Il vous faut des Seigneurs, et ruinés encore ? Ah, ah ! laissez-moi faire. Je suis dans une colère que je ne me possède pas. Nous faire cet affront !.... Que ce Monsieur le Marquis aille épouser ses Marquises et ses Comtesses. Ah ! que je voudrais bien, à l'heure qu'il est, le tenir ! que je le recevrais bien ! que je lui dirais bien son fait ! ni crainte, ni qualité ne me retiendraient. Je me moque de tout le monde, moi ; je ne crains personne. Oui, je donnerais, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j'aurais à lui décharger ma bile !

SCENE XV.

M. LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, *à part.*

Voila apparemment mon homme, je le tiens.

M. MATHIEU, *à part.*

C'est lui, je pense; qu'il vienne, qu'il vienne!

LE MARQUIS.

Monsieur, de grace, n'êtes-vous pas Monsieur Mathieu?

M. MATHIEU, *brusquement.*

Oui, Monsieur. (*A part.*) Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, Monsieur le Marquis de Moncade. Embrassons-nous.

M. MATHIEU, *brusquement.*

Monsieur, je suis votre serviteur. (*A part.*) Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi, je suis le vôtre, ou le diable m'emporte.

M. MATHIEU, *à part.*

Voilà de nos serviteurs.

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous, pour vous en assurer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse, je vous y ai attendu; et j'y serais encore, si vos gens ne m'avaient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, *à part.*

Il vient de chez moi?

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore. Vous ne sauriez encore à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir. Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect...

LE MARQUIS.

Eh! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous. Allons donc, je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir. (*A part.*) Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez, par avance, que je vous appelle de ce nom, et daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh! Monsieur le Marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, *à part.*

Je ne sais où j'en suis avec ses politesses.

LE MARQUIS.

Monsieur Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure.

M. MATHIEU, *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi! vous me refusez cette faveur? Il est vrai qu'elle est grande.

M. MATHIEU.

Oh! point du tout.

LE MARQUIS.

De grâce, parez-moi du titre de votre neveu : c'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle; voulez-vous que je vous en presse à genoux? (*Il se met à genoux.*)

M. MATHIEU *se met aussi à genoux pour le faire relever.*

Eh! Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis..... Mon neveu, puisque vous le voulez....

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous.

M. MATHIEU.

Non, Monsieur. (*A part.*) Le galant homme!

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement, est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre nièce?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis ?

M. MATHIEU.

Non, Monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire...

M. MATHIEU.

Ma sœur ne m'a rien dit, et ce n'est que ce matin que le bruit de la Ville m'a appris que vous faisiez à ma nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci ? Quoi ! vous ne le savez que de ce matin ?

M. MATHIEU.

Non, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de Ville encore ? Est-il croyable ? Madame Abraham, quoi ! vous que j'estimais, en qui je trouvais quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles ? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas, vous-même, informé Monsieur Mathieu, votre propre frère, un homme de tête, un homme de poids ? Vous ne lui avez pas demandé ses conseils ? Ah ! Madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur ; j'en ai honte pour vous, et je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisais de vous.

M. MATHIEU, *bas.*

Ce Courtisan est le plus honnête homme du monde. (*Haut.*) Ma sœur croyait que je n'en valais pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre nièce, elle m'aime ; sa mère souhaite ardemment de nous voir unis ensemble. Tout est prêt pour la noce, équipages, habits, festin ; c'est ce soir que nous devons épouser ; mais je vais tout rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Hé non, hé non ! Monsieur le Marquis ; je ne mérite pas....

LE MARQUIS.

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, il faut l'excuser....

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, Monsieur Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis... mon neveu...

LE MARQUIS.

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation, si je tiens ma parole.

M. MATHIEU, *à part.*

Oh! ma foi, voilà un aimable homme.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grace, mon cher oncle. Je cours chez moi écrire à votre nièce, et à mes amis; et, sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connaître. Adieu, mon cher oncle. (*A part, en s'en allant.*) La bonne pâte d'homme!

SCENE XVI.

M. MATHIEU, *seul.*

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce Seigneur: je suis ravi qu'il épouse ma nièce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, se fâcher contre ma sœur à cause de moi! ô quelle bonté! quel beau naturel! j'en ai pensé pleurer de tendresse. Allons revoir Madame Abraham et Benjamine; elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance. Mais que deviendra Damis? Ce qu'il pourra, il se pourvoira ailleurs. Il m'attend chez moi..... Oh! ma foi, je n'oserais plus y aller rentrer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BENJAMINE, Mme. ABRAHAM, M. MATHIEU.

Mme. ABRAHAM.

Hé bien! mon frère, j'avais grand tort de donner Benjamine à Monsieur le Marquis de Moncade? Damis lui convenait beaucoup mieux? je ne savais ce que je faisais?

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savais ce que je disais.

Mme. ABRAHAM.

J'étais une imbécille, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un Seigneur?

M. MATHIEU.

Je vous en demande pardon, j'étais un sot.

Mme. ABRAHAM.

Elle devait être malheureuse avec lui?

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les appréhensions d'un oncle qui aime sa nièce.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU.

Mon propre exemple, et celui de tant de Bourgeois, qui se sont mal trouvés de pareilles alliances, me faisaient trembler que ma nièce ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisait regarder Monsieur le Marquis avec de mauvais yeux: je me le représentais comme quantité d'autres Courtisans, c'est-à-dire, comme un Petit-Maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux: mais point du tout; j'ai eu le plaisir de voir que je m'étais trompé; c'est un jeune Seigneur, sage, posé, aimable, plein d'esprit.....

Mme. ABRAHAM.

Ah, ah! je connais bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon oncle, que vous en soyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très-content, ma chère nièce. Je jurerais que tu seras avec lui la plus heureuse femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant; mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête-homme, le meilleur cœur, le plus..... Oh! ma foi, j'en suis enchanté.

Mme. ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à Monsieur Pot-de-Vin son Intendant, que je lui assurais tout mon bien; je voudrais avoir cent millions, je les lui donnerais avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de sa reconnaissance, et de la mienne.

M. MATHIEU, *riant.*

Je voudrais que vous m'eussiez vu, quand je suis entré ici; je venais vous quereller, j'y ai trouvé Damis au désespoir, il m'a encore animé contre vous: enfin, j'étais dans une colère si grande, que je croyais que j'allais vous étrangler, vous, Benjamine, et Monsieur le Marquis même. Hélas! sitôt qu'il a paru, j'ai senti peu à peu que ma colère s'évaporait; et, à la fin, je me suis voulu un mal incroyable de m'être opposé un seul moment à ce mariage.

Mme. ABRAHAM.

Je savais bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon oncle?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, et je vous avoue qu'il m'embarrasse; je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

Mme. ABRAHAM.

Quoi! ce n'est que cela? Vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah, ah! laissez-moi faire, il n'y a qu'à appeler Marton.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire?

Mme. ABRAHAM.

Pour le congédier ; elle l'entend à merveille : elle le fera bien vite déguerpir de votre maison. (*Elle appelle.*) Marton ? Bon ; la voilà qui vient à propos.

SCENE II.

BENJAMINE, MARTON, MADAME ABRAHAM, MONSIEUR MATHIEU.

MARTON.

Madame, voilà le Coureur de Monsieur le Marquis, qui demande à vous parler.

Mme. ABRAHAM, *à Marton.*

Faites entrer.

MARTON.

Entrez, Monsieur le Coureur.

SCENE III.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE COUREUR, MONSIEUR MATHIEU.

LE COUREUR.

Très-humbles saluts, Mademoiselle Benjamine.—Serviteur, Madame Abraham.—Votre Valet, M. Mathieu.—(*A Marton*) Bon soir, friponne.—(*A Benjamine*) Mademoiselle, voilà un billet de Monsieur le Marquis de Moncade.

BENJAMINE *prend le Billet avec vivacité.*

LE COUREUR.

Têtebleu, comme vous prenez cela ! on voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

Mme. ABRAHAM, *au Coureur.*

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR, *à Madame Abraham.*

Grand-merci, Madame.

M. MATHIEU,

M. MATHIEU, *au Coureur.*

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime Monsieur le Marquis.

LE COUREUR.

Grand-merci, Monsieur. (*A Benjamine*) Et vous, Mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître ?

MARTON, *à part.*

Le drôle y prend goût.

LE COUREUR.

Il est amoureux de vous comme tous les diables.

BENJAMINE, *au Coureur.*

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un Duc des amis de mon maître.

BENJAMINE.

Un Duc, ma mère !

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos noces. Votre très-humble et très-obéissant. (*A Marton.*) Sans adieu, mon adorable.

SCENE IV.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, MONSIEUR MATHIEU.

BENJAMINE, *présentant le Billet à M. Mathieu.*

Tenez, mon oncle, lisez vous-même, afin que vous connaissiez mieux ce que vaut Monsieur le Marquis.

M. MATHIEU, *prenant le Billet.*

Avec plaisir.

Mme ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTON.

Pour moi, je suis persuadée qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MATHIEU *lit.*

Enfin, mon cher Duc..... mon cher Duc !..... (Il lit la suscription.) *A Monsieur, Monsieur le Duc de.....*

Mme. ABRAHAM.

Vous verrez que le Coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, *riant.*

Oui, justement. Il nous a donné le billet qu'il portait à ce Duc ami de son maître. Peste du butord !

Mme. ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, *riant.*

Enfin, mon cher Duc, c'est ce soir que je..... que je m'encanaille.....

Mme. ABRAHAM.

Plaît-il, mon frère ? Que dites-vous ? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU, *lui montrant la lettre.*

Lisez mieux vous-même, ma sœur.

Mme. ABRAHAM.

Que je m'encanaille....

BENJAMINE.

Que je m'encanaille....

MARTON.

Oui.... *canaille.*

BENJAMINE.

Seroit-il possible, Marton ?

MARTON, *à Benjamine.*

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU.

Continuons de lire. (*Il lit.*) *Enfin, mon cher Duc, c'est ce soir que je m'encanaille ; ne manque pas de venir à ma noce, et d'y amener le Vicomte, le Chevalier, le Marquis, et le gros Abbé. J'ai pris soin de vous assembler un tas d'originaux qui composent la noble famille où j'entre. Vous verrez premièrement ma belle-mère, Madame Abraham : vous connoissez tous, pour votre malheur, cette vieille folle....*

Mme. ABRAHAM.

L'Impertinent !

M. MATHIEU.

Vous verrez ma petite future, Mademoiselle Benjamine, dont le précieux vous fera mourir de rire.

MARTON.

Ecoutez, voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le scélérat ?

M. MATHIEU.

Vous verrez mon très-honoré oncle, Monsieur Mathieu, qui a poussé la science des nombres, jusqu'à savoir combien un écu rapporte par quart-d'heure..... Le traître !

MARTON.

Le bon Peintre !

M. MATHIEU.

Enfin, vous y verrez un Commissaire, un Notaire, un accolade de Procureurs. Venez vous réjouir aux dépens de ces animaux-là, et ne craignez point de les trop berner; plus la charge sera forte, et mieux ils la porteront; ils ont l'esprit le mieux fait du monde; et je les ai mis sur le pied de prendre les brocards des gens de Cour pour des complimens. A ce soir, mon cher Duc. Je t'embrasse.

Le Marquis DE MONCADE.

Voilà, je vous assure, un méchant homme.

MARTON.

Je crains bien que nous ne soyons pas enmarquisées.

Mme. ABRAHAM.

Aurait-on pensé cela de lui ?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux Courtisans. Je me serais donné au diable que c'était un honnête-homme. J'étais en garde contre lui, et il m'a pris comme un sot.

MARTON.

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilule deux louis d'or au Coureur.

Mme. ABRAHAM.

Quand je lui en aurais donné dix, je ne m'en repentirais pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

SCENE V.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE COUREUR, M. MATHIEU.

LE COUREUR.

Eh ! morbleu, Mesdames, qu'ai-je fait ? Voilà votre lettre ; et je vous ai donné celle que Monsieur le Marquis écrivait à un Duc de ses amis. Donnez. Par bonheur le cachet n'est pas rompu. Je vais la raccommoder, et la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce qui-pro-quo : il n'est pas aisé, il m'assommerait. Serviteur.

MARTON, *au Coureur.*

Au diable, Messager de malheur !

SCENE VI.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, MONSIEUR MATHIEU.

BENJAMINE.

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON.

Donnez, donnez-moi. Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marton. C'est, sans doute, quelque nouvelle insulte : mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore longtems de nous ; son Coureur va lui-même le faire donner dans le panneau. Et, ce soir, en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

Mme. ABRAHAM.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne ?

M. MATHIEU.

Il faut vous raccommoder avec Damis ; il m'attend chez moi. Marton, vas le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle : laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un Couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée !

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui !

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir.

MARTON.

Hé bien, le ferai-je venir ?

M. MATHIEU.

Oui, vas.

MARTON, *sortant.*

Adieu le Marquisat, adieu la Cour.

SCENE VII.

BENJAMINE, Mme. ABRAHAM, M. MATHIEU.

Mme. ABRAHAM.

Encore une chose qui me chagrine, mon frère.

M. MATHIEU.

Qui ? qu'est-ce ?

Mme. ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la faiblesse de faire à ce beau Marquis un dédit de cent mille livres.

M. MATHIEU.

Cent mille francs ? Ma sœur, vous craigniez de le manquer.

Mme. ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Allez, allez, vous êtes encore trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien, et votre fille.

Mme. ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent, le perfide !

M. MATHIEU.

Non, ma sœur. Feignons, pour le faire tomber dans le piége que je lui tends.

Mme. ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire ; car je suis outrée, je ne me posséderais pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le Notaire. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

BENJAMINE, MONSIEUR MATHIEU.

M. MATHIEU.

Vous ! Damis va venir, faites votre paix avec lui, Le voici déjà. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon oncle.

SCENE IX.

BENJAMINE, *seule.*

Que vais-je lui dire ? Que sa présence m'embarrasse !

SCENE X.

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait ? Vous épousez le Marquis de Moncade ? Je vous perds pour toujours ? Quoi ! vous ne daignez pas tourner la vue sur moi ? Ah Benjamine !

BENJAMINE.

Ah ! Damis, je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, toute infidelle que vous êtes.

Je voudrais que le Marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine ; mais non, vous êtes trop belle, trop bonne ; qui pourrait jamais se résoudre à vous déplaire ?

BENJAMINE.

Hé bien, si cela était, Damis ?

DAMIS.

Ah ! quel plaisir j'aurais à vous voir revenir à moi !

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittais, et que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chère Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assurerait.

DAMIS.

Mon amour, mon cœur : oubliez le Marquis, oubliez votre infidélité ; et moi, je ne m'en souviens déjà plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ah ! ma chère Benjamine. Quoi ! je revois en vous cette tendresse.....

BENJAMINE.

Oui, Damis, et je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.

(*Damis lui baise la main.*)

SCENE XI.

DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Ce que je vois me persuade que vous êtes raccommodés. (*A Damis.*) Hé bien, que vous avais-je promis ?

DAMIS.

Ah ! Monsieur, il fallait ce petit démêlé ; pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle.

BENJAMINE.

Et moi, pour me faire connaître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Fort bien. Notre cousin le Notaire est ici : je lui ai expliqué les intentions de votre mère, et les miennes : il travaille à votre Contrat de mariage. Oh ! ma foi, Monsieur le Marquis aura un pied de nez.

SCENE XII.

MARTON, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MARTON.

VOILA Monsieur le Marquis qui vient ici avec deux Seigneurs de ses amis.

BENJAMINE.

Evitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Oui, vous avez raison. Il n'est pas encore tems de paraître. En attendant que le Contrat soit prêt, suivez-moi chez ma sœur. Marton, reste-là pour les recevoir.

SCENE XIII.

MARTON, *seule.*

LE maudit Coureur ! hem ! je l'étranglerais, le chien qu'il est, avec son qui-pro-quo ! il n'y a que moi qui perds à cela. Oh ! il n'en est pas quitte.

SCENE XIV.

MARTON, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

VENEZ, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marton.*

J'embrasse d'abord. Est-ce là ta future, Marquis ? Elle est, ma foi, drôle.

LE MARQUIS.

Eh ! non, Comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est, à coup sûr, quelqu'une de ses parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, Commandeur (*A Marton.*) Mais où est donc Madame Abraham, Monsieur Mathieu. Mademoiselle Benjamine ? Je les croyais ici. Vas donc leur dire qu'ils viennent, que ces Messieurs brûlent de les voir, et de les saluer.

MARTON, *au Marquis.*

J'y vais, Monsieur. (*Elle va pour sortir.*)

LE MARQUIS, *l'appellant.*

St, st. Et mon billet ? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t-il été reçu ? Ils en sont tous charmés, n'est-ce pas ?

MARTON.

Assurément. Ils seraient bien difficiles.

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivait-il sur ce ton ?

MARTON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis ; il est ici, ne serait-t-il pas des nôtres ? Que Benjamine l'arrête, je le veux, dis-lui bien.

MARTON, *en s'en allant.*

Quel dommage que de si jolis hommes soient si scélérats dans le fond !

SCENE XV.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

Parbleu ! Marquis, tu me mets-là d'une partie de plaisirs des plus singulières. Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Tant mieux. Elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Aurons-nous des femmes ?

LE COMTE.

Le Commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS.

Ah! Madame Abraham..... Allons, Commandeur, Comte, je vous les présente; faites leur politesse : je vous en prie.

LE COMMANDEUR.

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonnerait plus.

Mme. ABRAHAM, *à part.*

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE.

A moi, Madame Abraham. Morbleu, je vous donne mon estime. Le diable m'emporte ! vous allez être la femme du Royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros père aux écus. Morbleu! il a l'encolure d'être tout cousu d'or.

LE MARQUIS.

C'est mon très-cher oncle Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU, *à part.*

Tu ne seras pas mon très-cher.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embrasse aussi, Monsieur Mathieu; il y a longtems que je cherchais à être en liaison avec vous. Toute la Cour vous connaît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS.

Et mon petit cousin le Conseiller, Messieurs, ne lui direz-vous rien?

MARTON, *bas.*

m'étonnais qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS.

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR.

De toute mon ame.

LE COMTE.

Je suis son serviteur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractère que je connaisse. J'épouse sa maitresse, hé bien! il soutient cela en héros.

DAMIS, *bas.*

Nous verrons.

LE COMMANDEUR.

Malepeste! cela s'appelle savoir prendre son parti.

LE COMTE.

J'en suis à Madame la Marquise.

BENJAMINE, *au Comte.*

Cette qualité ne m'est pas due.

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi; et si M. le Marquis ne vous épouse pas, je vous épouserai, moi.

BENJAMINE, *bas.*

Je mérite bien cela.

SCENE XVIII.

MARTON, LE COMMISSAIRE, DAMIS, MONSIEUR MATHIEU, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE NOTAIRE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

M. MATHIEU, *bas.*

A Notre tour, nous allons voir beau jeu. (*Haut.*) Approchez, mon cousin le Notaire.

LE MARQUIS.

Il vient fort bien. Soyez le bien venu, mon cousin le Conseiller Garde-note. Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse?

LE NOTAIRE.

Laissons-là ma physionomie, Messieurs : vous vous moquez de moi, sans doute ; mais il n'est pas tems de rire. Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le Notaire a raison. Oui, signons ; nous rirons bien davantage après. (*Tout le monde signe.*)

DAMIS.

A mon tour, Messieurs, permettez-moi de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait de signer mon contrat de mariage.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il?

LE MARQUIS, *riant.*

Comment, comment? Qu'est-ce à dire?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du mal-entendu.

Mme. ABRAHAM.

Cela veut dire Monsieur le Marquis, qu'il y a long-tems que nous vous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme.

MARTON, *au Marquis.*

Le mot de l'énigme est, que votre Coureur a donné, par méprise, ou peut-être par malice, à Mademoiselle une lettre que vous écriviez à un Duc de vos amis.....

Mme. ABRAHAM, *au Marquis.*

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Ah, ah! Marquis, tu ne seras pas marié?

LE COMTE.

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que Madame Abraham! Je ne connaissais pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliais, je me déshonorais, j'épousais sa fille; elle a plus de soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. Ah! embrassez-moi, bonne-femme, je n'oublierai jamais ce service. Mais vous paierez le dédit; n'est-ce pas?

Mme. ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire. Monsieur, je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah! Madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets. Composons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU.

Non, Monsieur, c'est assez perdre.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame Abraham. Adieu, Mademoiselle Benjamine. Adieu, Messieurs. Adieu Monsieur Damis: épousez; je le veux bien. Nous devrions, le Comte, le Commandeur et moi, vous faire l'honneur d'assister à votre noce: mais cela vous gênerait peut-être. Ma foi, mes amis, laissons libres ces bonnes gens, et retirons-nous. Adieu... Ne bougez pas. (*Il sort, en riant, avec le Comte et le Commandeur*)

SCENE XIX. ET DERNIÈRE.

MARTON, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MADAME ABRAHAM, DAMIS, BENJAMINE, MONSIEUR MATHIEU.

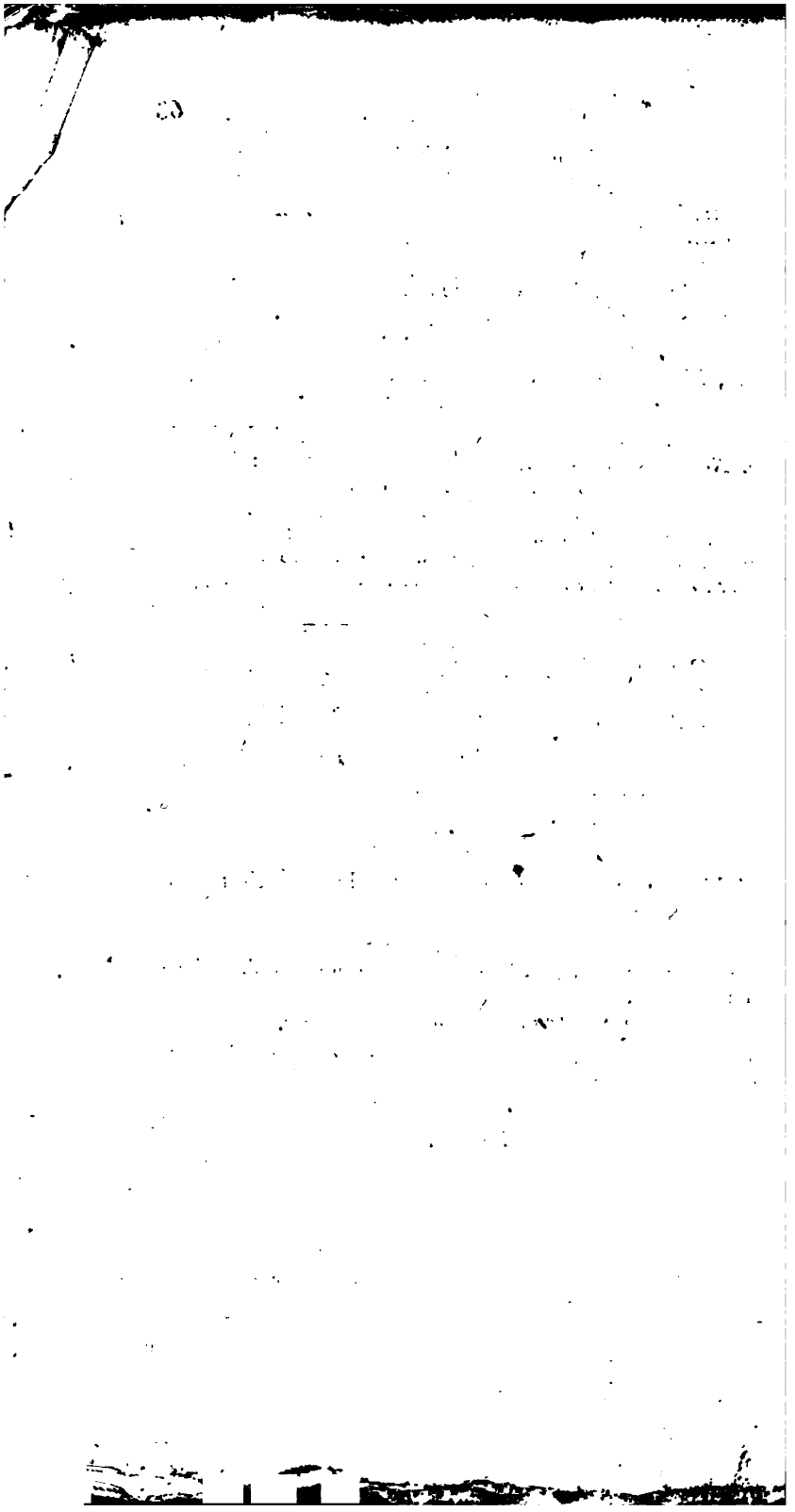
MARTON.

Hé bien! vous vous promettiez de le berner, c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU.

Allons, allons achever le mariage, et nous réjouir de l'avoir échappé belle.

MARTON, *aux Spectateurs.*

Et vous, Messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez-y rire.

FIN.